

Mention "Humanités"  
 Spécialité "Humanités créoles"  
 Master 2  
 PR J. Bernabé

## Cours de Linguistique cognitive

### Préliminaires

01/ De deux choses l'une : ou bien nous pouvons ou bien nous ne pouvons pas nous fier à nos sens. Dans le premier cas, nous nous fions à l'observation de ce qu'ils nous livrent, c'est à dire à l'observation de **phénomènes**. Dans le second cas, nous sommes dans l'**illusion**. Mais le seul fait de pouvoir imaginer la possibilité de l'illusion est la preuve que nous disposons d'une capacité qui est celle du **jugement**, permettant de distinguer réalité et illusion<sup>1</sup>. En d'autres termes, réalité et illusion sont mêlées : dans la réalité, il y a de l'illusion et dans l'illusion, il y a de la réalité.

02/ L'ordre de la réalité matérielle est celui des **phénomènes**, tandis que, grâce au jugement (c'est Descartes<sup>2</sup>), nous accédons à l'ordre de la réalité immatérielle, celui des **noumènes**.

03/ La **connaissance**, c'est précisément le **processus** et le résultat du processus (ou **science**) qui permet au **sujet** de situer la réalité par rapport à l'illusion, donc d'accéder à la **réalité de la réalité**. La connaissance est donc une **construction** de l'esprit.

04/ La connaissance n'est possible que parce qu'elle est mise en oeuvre par une **conscience**. La conscience c'est la faculté de savoir que l'on sait. On notera que dans les mots " connaissance " et " conscience ", on retrouve le préfixe " con ", du latin " cum " (correspondant au français : avec) indiquant la notion de **relation à, de présence au monde**.

05/ Le monde, c'est " **ce qui a lieu** "(Wittgenstein). Le monde fait l'objet d'énoncés qui se présentent sous la modalité soit du **vrai** (la réalité de la réalité) soit du **faux** (réalité de l'illusion ou illusion de la réalité). Exemple : dans le système de Ptolémée, le soleil tourne autour de la terre, tandis que, dans le système de Galilée, c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. Le premier énoncé correspond à une assertion fautive et le second à une assertion vraie. Le premier correspond à une réalité de l'illusion (ou une illusion de la réalité) tandis que le second correspond à une réalité de la réalité.

06/ La cognition est le processus et la faculté qui rendent possible la connaissance.

07/ De même qu'il n'y a pas de connaissance sans conscience, de même, il n'y a pas de cognition sans possibilité de **représentation**. La représentation c'est le fait de rendre présent une nouvelle fois (autrement dit " re-présenter ") la réalité, grâce à un processus qui n'est autre que **l'abstraction**.

08/ L'abstraction est le processus (et le résultat du processus) par lequel la réalité se présente une nouvelle fois à l'esprit (la conscience) et ce, grâce à la possibilité de **catégorisation**. Autrement

<sup>1</sup> Dans le désert, la notion de mirage relève précisément d'un exercice du jugement, lequel permet précisément de distinguer une oasis vraie et une oasis fictive, qui n'est qu'une illusion d'optique. Heureusement que dans la **vie courante**, les cas où nous pouvons nous fier à nos sens sont à dire à **l'expérience**, constituent la norme.

<sup>2</sup> "Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée" (*Le discours de la méthode*)

Préliminaire

Master 2  
Spécialité "Humanités créoles"  
Mention "Humanités"  
PR J. Bernès

### Cours de Linguistique cognitive

#### Préliminaires

- 01) De deux choses l'une : ou bien nous pouvons au mieux nous ne pouvons pas nous fier à nos sens. Dans le premier cas, nous nous fions à l'observation de ce qu'ils nous livrent, c'est à dire à l'observation de phénomènes. Dans le second cas, nous sommes dans l'illusion. Mais le seul fait de pouvoir imaginer la possibilité de l'illusion est la preuve que nous disposons d'une capacité qui est celle du jugement, permettant de distinguer réalité et illusion. En d'autres termes, réalité et illusion sont mêlées : dans la réalité, il y a de l'illusion et dans l'illusion, il y a de la réalité.
- 02) L'ordre de la réalité matérielle est celui des phénomènes, tandis que, grâce au jugement (Descartes), nous accédons à l'ordre de la réalité immatérielle, celui des nombres.
- 03) La connaissance, c'est précisément le processus et le résultat du processus (ou schéma) qui permet au sujet de situer la réalité par rapport à l'illusion, donc d'accéder à la réalité de la réalité. La connaissance est donc une construction de l'esprit.
- 04) La connaissance n'est possible que parce qu'elle est mise en oeuvre par une conscience. La conscience, c'est la faculté de savoir que l'on sait. On notera que dans les mots "conscience" et "conscience", on retrouve le préfixe "con", du latin "cum" (correspondant au français : avec) indiquant la notion de relation à, de présence au monde.
- 05) Le monde, c'est "ce qui a lieu" (Wittgenstein). Le monde fait l'objet d'énoncés qui se réalisent sous la modalité soit du vrai (la réalité de la réalité) soit du faux (réalité de l'illusion ou illusion de la réalité). Exemplification : dans le système de Ptolémée, le soleil tourne autour de la terre, tandis que, dans le système de Galilée, c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. Le premier énoncé correspond à une assertion fautive et le second à une assertion vraie. Le premier correspond à une réalité de l'illusion (ou une illusion de la réalité) tandis que le second correspond à une réalité de la réalité.
- 06) La cognition est le processus et la faculté qui tendent possible la connaissance.
- 07) De même qu'il n'y a pas de connaissance sans conscience, de même, il n'y a pas de cognition sans possibilité de représentation. La représentation est le fait de rendre présent une nouvelle fois (à nouveau) la réalité, grâce à un processus qui n'est autre que l'abstraction.
- 08) L'abstraction est le processus (et le résultat du processus) par lequel la réalité se présente une nouvelle fois à l'esprit (la conscience) et ce, grâce à la possibilité de catégorisation. Autrement dit, le processus de l'abstraction est un processus de catégorisation.

dit, l'esprit (se) représente la réalité en n'en retenant que les éléments (catégories) qui lui paraissent **pertinents**.

09/ La catégorisation est un processus de **sélection** opérés sur la réalité.

10/ Toutes ces **opérations** sont rendues possibles par l'existence du **cerveau** de l'homo sapiens sapiens (" l'homme qui sait qu'il sait "), lequel cerveau sert de support physique à l'**esprit**. La connaissance nous renvoie de façon sûre à la structure du cerveau (de l'esprit humain) qui connaît et non pas par rapport à la réalité qui est connue. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas d'homologie entre l'esprit (l'esprit humain) et la réalité du monde. Mais cela ne signifie pas non plus qu'il y en ait une. Quoiqu'il en soit, s'il n'y avait aucun rapport, aucune compatibilité entre le cerveau et la réalité, on voit mal comment la connaissance serait possible.

Il, l'esprit (et) représente la réalité en n'en tenant que les éléments (catégoriques) qui lui paraissent pertinents.

Or la catégorisation est un processus de sélection opérés sur la réalité.  
Toutes ces opérations sont rendues possibles par l'existence du cerveau de l'homme raisonnable ("l'homme qui est qu'il est"), lequel cerveau sert de support physique à l'esprit. La connaissance nous renvoie de façon sûre à la structure du cerveau (de l'esprit humain) qui connaît et non pas par rapport à la réalité qui est connue. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas d'homologie entre le (l'esprit humain) et la réalité du monde. Mais cela ne signifie pas non plus qu'il y en ait une. Quoiqu'il en soit, s'il n'y avait aucun rapport, aucune compatibilité entre le cerveau et la réalité, on voit mal comment la connaissance serait possible.

## Chapitre 1

### Parole, langage, langue

01/ L'expérience courante nous révèle l'existence d'un phénomène, la parole, correspondant à l'émission physique de sons.

02/ Cette parole est produite par des individus.

03/ Elle fait l'objet d'un échange, même si existe le soliloque, qui est, en quelque sorte, un dialogue fictif.

04/ Elle sert de support à la communication de pensées, de sensations, d'émotions, de représentations du monde.

05/ L'utilisation de la parole se rapporte à un héritage dont bénéficie le locuteur.

06/ Le locuteur est dépendant du langage en général et de la langue (des langues) qu'il parle, en particulier.

07/ Si nous faisons une expérience immédiate du phénomène de la parole, il n'en est de même ni pour le langage ni pour la langue.

08/ Le langage constitue une abstraction (un noumène) qui tient au caractère incontournable de la signification (le vouloir dire). C'est une faculté propre à l'Homme, même si tous les hommes ne parlent pas la même langue (le même idiome).

09/ Le mot « langue » est d'un emploi si courant que son usage masque le fait qu'il ne correspond pas à une expérience concrète. La langue est non pas un objet primitif soumis à l'expérience immédiate (ce n'est pas un phénomène) mais un objet second, le résultat d'une représentation. Elle est de l'ordre de la fiction (un noumène).

10/ On ne peut traiter du langage sans recourir au langage



## Chapitre 2

### L'homme, les systèmes de signes et le monde

01/ Quand les individus communiquent entre eux, ils se livrent à un échange. Pour que ce échange (verbal ou non verbal) soit possible, il est besoin de **valeurs communes de référence**. Ces valeurs s'attachent à des **entités** qui sont des **signes**.

02/ La **sémiotique** est la science qui s'occupe de l'étude systématique des signes. Elle distingue trois types de signes : l'**indice** (fondé sur la notion de contiguïté), l'**icône** (fondé sur la notion de **ressemblance**), le **symbole** (fondé sur la notion de **convention**). Ces signes correspondent respectivement aux principes **indexical**, **iconique** et **symbolique**.

03/ Le symbole est la caractéristique essentielle du signe linguistique, quoique dans la langue les principes d'indexicalité et d'iconicité jouent un rôle non négligeable.

04/ Le cerveau humain permet d'établir une interaction entre la **langue** et la **pensée** (consciente ou inconsciente).

05/ L'interaction de la langue et de la pensée s'exerce sur la réalité du monde (matériel ou immatériel).

06/ Le rapport de l'homme (être parlant et pensant) au monde matériel et immatériel définit une culture. En ce sens, tout homme a une culture.

07/ Cette interaction est reliée à une catégorisation du monde qui opère aussi bien dans la langue (catégories linguistiques) que dans la pensée (catégories conceptuelles), au travers de processus mentaux comme la perception, la mémoire, l'émotion, l'abstraction. Toutes les catégories conceptuelles ne correspondent pas à des catégories linguistiques. Autrement dit, les catégories linguistique d'une langue donnée ne renvoient qu'à une partie limitée des catégories conceptuelles.

08/ Les catégories linguistiques et conceptuelles ne sont pas les mêmes d'une langue à l'autre (Vinay et Darbelnet)

09/ Les catégories linguistiques et conceptuelles ne sont pas les mêmes d'une culture à l'autre.

10/ La tâche de la linguistique cognitive consiste à établir les liens existant entre la langue (les langues), la pensée (sous ses divers modes) et le monde (y compris les actions qui s'y manifestent.)



## Chapitre 3

### Le signe linguistique et la réalité du monde

01/ La langue ne se parle pas toute seule, elle a besoin d'un locuteur qui la prenne en charge à travers des paroles, ce qui suppose l'existence de discours. Une langue morte est une langue qui n'a plus de locuteurs.

02/ La signification a toujours une face matérielle (un signifiant ou expression) et une face immatérielle (signifié ou contenu).

03/ Le signe est donc une réalité binaire appelée signe.

04/ Le signe linguistique est une réalité doublement binaire, puisque à l'opposition expression vs contenu s'en ajoute une autre : forme vs substance.

05/ le signe linguistique, parce qu'il s'inscrit dans une activité discursive, réfère au monde.

06/ le signe linguistique n'est pas toujours relié à la réalité du monde à laquelle se réfère le discours.

07 le signe linguistique peut être intrinsèquement relié à la réalité du monde à laquelle se réfère le discours (pragmatique).

08/ la relation unissant le signifiant et le signifié est essentiellement symbolique, c'est à dire arbitraire, non motivée.

09/ On peut cependant retrouver, de façon périphérique, des aspects de motivation dans le fonctionnement du signe linguistique en analysant les dimensions indexicale et iconique du discours.

10/ Une des tâches de la linguistique cognitive consiste à bien situer les aspects symboliques indexicaux et iconiques du discours.



## Chapitre 4

### Quelques conséquences de l'arbitraire du signe linguistique

01/  
02/  
03/  
04/  
05/  
06/  
07/  
08/  
09/  
10/



## Chapitre 5

### Les aspects indexicaux du discours

- 01/
- 02/
- 03/
- 04/
- 05/
- 06/
- 07/
- 08/
- 09/
- 10/



## Chapitre 6

### Les aspects iconiques du discours

- 01/
- 02/
- 03/
- 04/
- 05/
- 07/
- 08/
- 09/
- 10/



La faculté de langage est ce qui distingue fondamentalement l'Homme des animaux. C'est grâce au langage et à travers le langage qu'il est devenu tout à la fois Sapiens et Faber. Ces caractéristiques sont en rapport avec un attribut fondamental qui n'est autre que la conscience, qui est la capacité pour l'Homme de faire retour sur lui-même et de savoir qu'il sait (Homo sapiens sapiens). Autrement dit, l'activité cognitive est aussi intrinsèquement liée à une activité **métacognitive** ou de connaissance sur la connaissance.

Cela ne signifie pas que les animaux n'ont pas accès à une certaine forme de langage (langage des abeilles, des dauphins) leur permettant de communiquer, ou encore qu'ils n'aient pas accès à une certaine forme de pensée, cette dernière fût-elle primitive. Mais à la différence des humains, il n'ont pas de conscience, c'est à dire de capacité d'intentionnalité. La conscience, c'est la conscience de quelque chose (soi-même ou le monde extérieur à soi) ainsi que le rappelle Heidegger, dans sa définition du **dasein** (l'être là). Le lien entre la connaissance (une compétence de Sapiens) et la technique (une autre compétence de Faber) tient à la capacité réflexive de conscience, c'est à dire de métacognition.

Si pour attraper une banane, un chimpanzé monte sur une table et prolonge sa main avec un bâton, ce bâton constitue un moyen. Il peut, de ce fait, être défini comme un instrument, mais pas comme un outil. Tous les outils sont des instruments, mais tous les instruments ne relèvent pas de l'ordre de l'outil. Autrement dit, l'outil est la forme humanisée de l'instrument, celle où il y a consciemment projeté une fin, qu'il l'ait construit grâce à sa pensée ou que sa pensée lui ait permis de tirer partie d'une particularité d'un objet naturel, transmué en outil, par le travail de la conscience. Ainsi le langage est un outil de communication, tandis que la radio est un instrument communication.

La conscience est donc **réflexive**, en ce qu'elle est capable d'**abstraction**, c'est à dire de produire une activité de **symbolisation**. Comme le dit le linguiste Benveniste<sup>3</sup>

[...] le langage représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de symboliser.[...] La faculté symbolisante permet en effet la formation du concept distinct de l'objet concret, qui n'en, est qu'un exemplaire [...] (*Problèmes 1*, p.1,26).

Ou encore :

La pensée n'est rien d'autre que ce pouvoir de construire des représentation des choses et d'opérer sur ces représentations ( *Problèmes*, 1,28)

Dans le concept d'outil, il y a la projection consciente d'une fin, transcendant le simple moyen ponctuel et pour ainsi dire mécanique. On voit bien, d'ailleurs, que le progrès des technologies peut faire échapper l'humain à l'ordre de l'**outil**,

<sup>3</sup> Benveniste, Emile, 1966.- *Problèmes de linguistique générale*, tome 1. Paris: Gallimard. Dans la deuxième définition de Benveniste, je remplacerais le mot "chose ppar le mot "objet" qui est plus générique. Toutes les choses sont des objet (ob-jet), mais tous les objets ne sont pas des choses ( si on considère que la **chose** est une réalité concrète, voire matérielle). Ici encoire une distinction s'impose entre **concret** et **matériel**.



pour l'inscrire dans celui de l'**instrument** pur, c'est à dire du moyen et non pas de la fin. C'est le grand reproche que la philosophie heideggerienne fait au rationalisme moderne issu des lumières. Il lui reproche d'avoir poussé la raison positiviste vers une **technologisation** du monde à un point tel que cette dernière échappe à l'Homme et qu'elle a acquis une autonomie telle qu'elle devient à soit même sa propre fin. La **mondialisation** telle qu'elle opère depuis un quart de siècle opère sous le régime d'avancées techniques si performantes qu'elles lui servent d'instrument de développement. En ce sens, la mondialisation est un effet de l'autonomie de la technique qui, comme elle, est devenue à elle même sa propre fin. C'est pourquoi, depuis moins d'une décennie, le terme d'**antimondialisation** (qui, à l'évidence exprimait une certaine naïveté quand au fait même de la mondialisation) a été remplacé, de façon plus pertinente, par le néologisme **altermondialisation** (le processus à travers lequel les hommes travaillent à ce que l'Histoire accouche d'un autre monde (ou si l'on préfère, d'un monde autre).

La pensée et l'action entretiennent des liens très étroits qui laissent des traces dans le langage qui est l'outil grâce auquel l'homme transmet ses idées et ses sentiments et qui lui permet de communiquer avec ses semblables. Il y a donc dans le langage et l'action une structure cognitive (relative au fonctionnement du savoir). La question est de savoir comment se manifestent ces traces (aux plans diachronique et synchronique), quelles opérations cognitives sont concernées, comment elles se structurent aux différents niveaux de structure de la langue et comment elles sont mises en évidence.

Les réponses à ces questions se font dans le cadre théorique défini par ce qu'il convient d'appeler les **sciences cognitives** mais dans une acception bien plus restrictive que ne l'ont mis en lumière la constellation dites des neurosciences. Les sciences cognitives, dans un sens devenu courant et banalisé, visent à modéliser le sensible sur le modèle cybernétique. L'automatisation du travail réalisé par les muscles est transférée (machines traditionnelles à effet Joule) dans l'automatisation des synapses nerveuses. Autrement dit, elles visent à expliquer le fonctionnement de l'esprit humain, (de la pensée et, en l'occurrence, du langage), sur des modèles cybernétiques (informatiques). Ce faisant, manifestement, elles confondent alors le **calcul** et la **pensée**. Dans leur souci d'allier la robotique et le vivant, elles se donnent pour prolongement technique la **bionique**, dont on voit mal, malgré son ambition, comment elle pourrait douer ses créations technologiques de conscience, c'est à dire en faire des **sujets**.

Plus modestement et de façon plus circonscrite, pour répondre aux questions afférentes à la trilogie pensée, langage, action, la science qui est convoquée n'est autre que la **linguistique cognitive**. Cette linguistique est fille des recherches sur la philosophie du langage anglo-saxonne, notamment la **pragmatique** (dont le programme est particulièrement bien illustré par le titre accrocheur de l'ouvrage d'Austin : *How to do things with words* ou, *quand dire c'est faire*), la



**proxémique** ( analyse de la manière dont les êtres humains se placent dans l'espace; mise en évidence par les travaux de l'École de Palo Alto ( notamment ceux de Winkin), ainsi que des recherches menées sous différents angles sur le processus de mise en fonctionnement de la langue. Ce processus n'est autre que l'**énonciation** (il convient de renvoyer aux travaux de Benveniste, Culioli, Orrecchioni etc).

La linguistique cognitive prend aussi son origine chez Peirce (fondateur de la sémiotique), Saussure et ses successeurs (Hjelmslev, etc) qui ont mis en oeuvre et enrichi par leur travaux la réflexion sur les signes et , pour ces derniers, en particulier le **signe linguistique**. Signe linguistique dont la caractéristique de base relève du concept d'**arbitrarité**, dont, influencé par la pensée saussurienne dominante, on a longtemps pensé qu'il était exclusif de tout autre, mais dont divers linguistes ont mis en lumière que dans une proportion assez importante il ne rend pas toujours compte du fonctionnement des signes linguistiques dans le **discours** (ou résultat l'utilisation qui est faite de la langue, autrement dit de l'énonciation). On ne pourra pas faire l'économie de la question de l'impact de la linguistique cognitive sur les autres disciplines intéressées par la cognition: la didactique des langues, la psychologie, etc.

La faculté de langage, outil de la pensée, se caractérise par un certain nombre de traits.



## Langue écrite, langue orale. Topologie et cinétique de l'énonciation

Saussure<sup>4</sup> donne diverses définitions de la langue. Pour lui, la langue est " la partie sociale du langage, extérieure à l'individu" et qui "n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté" (p. 31). La notion de contrat, même si elle est naïve<sup>5</sup>, doit être entendue comme une expression de l'arbitraire du signe linguistique. Chaque individu [d'une même communauté linguistique] possède dans son cerveau la connaissance de la structure de la langue, ce que CHOMSKY<sup>6</sup> appellera la compétence. La parole, quant à elle, est un acte individuel, " la somme de ce que les gens disent ". Elle sera plus tard assimilée par CHOMSKY à la performance. Cette conception conduit Saussure à la définition de la langue comme étant le " langage moins la parole ". Il s'agit là d'une boutade sérieuse. Qui, en tout cas, a été prise au sérieux. Boutade, car sans la parole on ne peut accéder au langage; sérieuse, car l'imprédictibilité de la parole est antinomique de sa systématisation. La linguistique saussurienne trouve, en effet, son fondement dans la notion de système opérant non seulement en diachronie (comme en témoigne la pratique, assurément réductrice, de la grammaire historique du XIX<sup>ème</sup> siècle) mais encore en synchronie. Le meilleur accès à la synchronie n'est autre que l'observation de la langue contemporaine, c'est à dire de la parole vive. Il n'empêche que Saussure, tout en reconnaissant l'importance de la parole, considère que celle-ci est trop aléatoire pour être objet de science. Le paradoxe saussurien, présenté par LABOV<sup>7</sup> (p.260) est que "l'aspect social de la langue s'étudie sur n'importe quel individu, mais l'aspect individuel ne s'observe que dans le contexte social ".

Pour Jacques COURSIL<sup>8</sup> (2000), il existe une " fonction muette du langage" qui est celle de l'entendement. Selon COURSIL, quand on enlève la parole (attribut du parleur, du locuteur) il ne reste plus que le silence, celui de l'auditeur, de l'entendant). Cette fonction muette du langage, c'est l'entendant qui l'assure. C'est, en effet, à partir de l'entendant, être précisément doué d'entendement, que se structure la langue. Aussi, un énoncé reste-t-il un **continuum** amorphe, une substance pure au plan tant de l'expression que du contenu, aussi longtemps que l'entendant n'y " entend " (comprend) rien. Ce dernier ne commence à y entendre quelque chose que pour autant qu'il soit capable d'établir de la **discontinuité** dans la substance phonique qu'il perçoit. Ce

<sup>4</sup> Saussure (de), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, édition de 1967.

<sup>5</sup> Tout contrat signifie un engagement plus ou moins volontaire des parties contractantes. Or le locuteur trouve un monde organisé avant lui et sans lui. Son adhésion au contrat est en quelque sorte, pré-emptée ". Il est pour ainsi dire captif. C'est à ce prix qu'il entre dans la communauté linguistique. D'ailleurs la communauté linguistique elle-même n'a jamais eu historiquement son mot à dire sur le contrat en question qui est constitutif de l'activité langagière. L'arbitraire du signe linguistique est le fondement du langage humain. Sans l'arbitraire, l'Homme serait dans la "lalangue", selon l'expression de Lacan en non pas dans la langue.

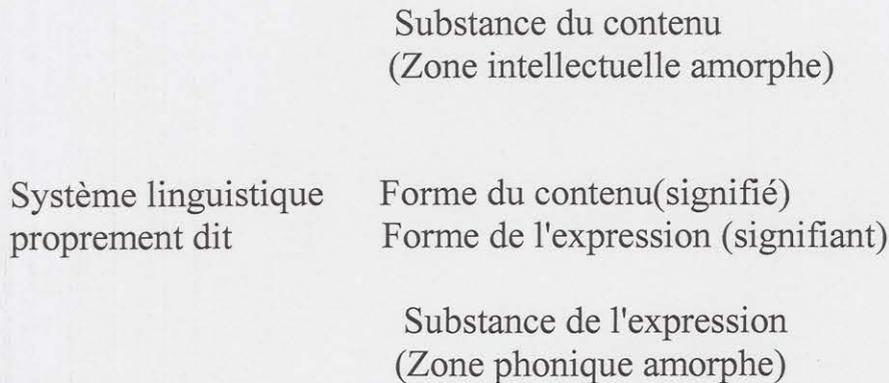
<sup>6</sup> *Syntactic structures*

<sup>7</sup> *Sociolinguistique*

<sup>8</sup> *La fonction muette du langage. Essai de linguistique contemporaine*. Ibis-Rouge, 2000



que nous pouvons connaître de la signification est donc forme et non pas substance : forme l'expression et du contenu. Cette assertion peut être illustrée par le schéma suivant proposé par Anne HENAULT<sup>9</sup> (1989), à partir de l'analyse de la double bipartition du signe linguistique proposée par HJELMSEV :



Pour Anne HENAULT, le champ de la linguistique proprement dite est circonscrit dans le binôme forme signifiant/signifié. Autrement dit, elle en exclut le référent, ruinant par là même le triangle sémiotique (signifiant/signifié/référent). Pour dépasser le cadre étroit de cette linguistique saussurienne, il faudra attendre des travaux comme ceux qui caractérisent l'entreprise de LABOV. Ce dernier étend le champ de la linguistique aux rapports multiples existant entre le signe linguistique et le référent, dans la diversité de ses manifestations. Par là même, il met l'extralinguistique en rapport avec le signe linguistique et ce, dans le cadre du développement d'une sociolinguistique, dont il dit lui-même que l'objet ne saurait être différent de celui de la linguistique. Il s'agit alors d'une linguistique réaliste et non pas idéaliste, " cartésienne " pour reprendre le mot de Chomsky appliqué au projet scientifique de la grammaire générative.

La linguistique saussurienne reste une linguistique **graphocentrée** et non pas **logocentrée**. Cela apparaît à l'étude de la conception qui s'y développe quant au concept de **chaîne parlée** opérant à la jonction de deux **axes** :

- un axe vectorisé (ou axe syntagmatique). Cette vectorisation implique un mouvement orienté dans un plan fixe, ce qui suppose une **cinétique** et une **topologie**. La question est de définir ce qui se déplace dans cet espace.

- un axe non vectorisé (ou axe paradigmatique).

Le premier axe opère au niveau du réel de l'activité langagière et le second, au niveau du virtuel. L'axe syntagmatique implique, donc, une **linéarité orientée** de l'énonciation linguistique. L'important est non pas le sens du vecteur, mais le fait qu'il existe un sens et que ce soit ce sens-là qui soit retenu pour caractériser la linéarité dont il s'agit.

<sup>9</sup> *Les enjeux de la sémiotique*, 1989, PUF, page 28



## Caractéristiques comparées de la chaîne écrite et de la chaîne parlée

### 1/ mode d'apparition et représentation

La chaîne écrite est concrète, autoreprésentée et homoreprésentée :

- concrète parce qu'elle est une inscription physique
- autoreprésentée parce que sa représentation est engendrée par sa production elle-même.
- homoreprésentée, parce que le sens du vecteur correspond, de façon analogique, au sens de développement des unités concaténées sur l'axe syntagmatique. Les unités écrites ont une dimension à la fois spatiale et temporelle immédiate.

Il en va autrement de la production orale. La successivité des unités phoniques dans le temps est assurément une donnée propre tant à la langue écrite qu'à la langue orale. La successivité orale est transposée à l'écrit (pour l'œil) dans une représentation de type spatial qui fait cohabiter les unités d'un énoncé avec leurs contextes de gauche et/ ou de droite. Or, à l'oral, en raison précisément du principe de non consignation, les unités successives se substituent les unes aux autres, les unes éliminant les autres au fur et à mesure du développement de la chaîne parlée. De la chaîne parlée on dira donc qu'elle est :

- abstraite, inscrite dans la mémoire neuronale à court terme du locuteur
- alloreprésentée quand elle l'est (c'est à dire non autoreprésentée). En d'autres termes, l'écrit peut être une consignation *a posteriori* de l'oral,
- hétéroreprésentée, c'est à dire représentée selon la logique de l'écrit et non selon la sienne propre.

### 2/fonctions transformationnelles

Dans la production des textes, il existe deux opérations transformationnelles de base : **effacer** et **ajouter** et une troisième, dérivée des deux premières : **effacer-ajouter** (c'est-à-dire : **remplacer**). La langue écrite connaît la notion de **brouillon** (ou d'avant-texte), en ce sens qu'elle peut mettre en œuvre ces trois fonctions antérieures au texte. Par contre, la langue orale ne connaît qu'une seule opération : **ajouter**. À l'oral, paradoxalement, il n'est possible d'effacer ou de remplacer qu'en ajoutant, qu'en accumulant. A l'oral, l'**avant-texte** (ou brouillon) et le **texte** coexistent et s'interpénètrent. Cette donnée fondamentale est cruciale pour la distinction de la chaîne écrite et de la chaîne parlée, sous le rapport du fonctionnement des axes syntagmatique et paradigmatisque.

3/ Question de cinétique et de topologie ou qu'est-ce qui se déplace dans quel espace ?

Les fonctions langagières en cause sont :

- des êtres de parole animés (le locuteur et l'allocutaire)
- des êtres de parole non animés : énoncé, présent, passé, futur (voir



Charaudeau)

a) Impréméditation et non consignation ou la topique du présent (à développer)

b) la notion de "fenêtre"

La fenêtre est l'endroit précis où apparaît une unité donnée entre les deux bornes spatio-temporelles qui marquent le début et la fin d'un énoncé. C'est, comme le rappelle COURSIL, l'espace compris entre ces deux bornes qui définit la **topique du présent**. Le présent a un centre et une périphérie et ce centre, pour autant que l'énoncé se déroule, se tient constamment dans la fenêtre. Le locuteur est perpétuellement au centre de la topique du présent. En ce sens, il ne bouge pas. C'est la langue qui bouge ! (à compléter)

c) topologie

Dans la chaîne écrite, le contexte d'une unité définit sa distribution, laquelle dépend de la position relative de ladite unité par rapport à la gauche ou la droite. Le sens de gauche à droite (purement conventionnel<sup>10</sup>) du développement de l'énoncé ne fait que reproduire le sens de l'écriture tel qu'il opère dans la culture graphique dominante, qui est la culture propre à la science linguistique moderne, d'origine européenne.

Dans la chaîne parlée, où il n'y a pas de spatialisation matérielle **a priori**, pour une unité donnée, il y a non pas de repérage par rapport à la **gauche** ou la **droite** mais rapport à **avant** ou **après**. Le fait de faire correspondre l'avant avec la gauche et l'après avec la droite correspond à une représentation matérielle de l'oral sur les bases utilisées par et pour l'écrit. Nous sommes typiquement dans un cas d'hétéro-représentation, qui constitue la pratique traditionnellement mise en œuvre par tous les linguistes et qui n'a pas été remise en cause par la linguistique saussurienne..

d) cinétique

Cette hétéroreprésentation topologique a, bien entendu, une traduction cinétique. Elle suppose que le sens du vecteur est le même dans la chaîne parlée que dans la chaîne écrite, c'est à dire allant de gauche à droite. Rien n'est moins sûr, si on se réfère au mode d'apparition de l'oral. On ne remet pas en cause pour l'oral l'existence d'une linéarité vectorisée représentée par l'axe syntagmatique. On s'interroge seulement sur le sens du mouvement concerné. La non coexistence dans le temps des différentes unités, due précisément à leur substitution successive, interdit une représentation indiquant la même orientation vectorielle que pour l'écrit, et par voie de conséquence, la même représentation topologique. En effet, soit une phrase telle que :

Le bébé dort dans son berceau,

<sup>10</sup> La langue arabe s'écrit de droite à gauche.



l'écrit nous présente respectivement, dans plusieurs fenêtres successives dont aucune n'exclut les autres, les unités suivantes :

Le, bébé, dort, dans, son, berceau.

Nous ne nous posons pas de question sur le sens du déroulement de gauche à droite, lequel nous apparaît avec évidence correspondre à la phrase écrite en question. Par contre, à l'oral, où nous n'avons pas coexistence de plusieurs fenêtres successives, mais une seule et unique fenêtre, si, à l'unique fenêtre en question, nous présentons les séquences dans le même sens qu'à l'écrit, nous constatons que la phrase qui ressort est inversée par rapport à celle de départ. Elle devient, du coup, complètement agrammaticale:

\* berceau, son, dans dort, bébé, Le

On aura compris que pour qu'une unité donnée apparaisse dans une fenêtre unique, il faut que précisément le mouvement vectoriel ne soit plus de gauche à droite, mais de droite à gauche, donc inversé par rapport au sens qui prévaut à l'écrit. En conséquence, une topologie et une cinétique d'un énoncé oral représenté selon la logique de l'écrit inverse le sens du vecteur de la chaîne parlée. Cette remarque est lourde de conséquences : elle montre qu'une conception logocentrée à partir des mêmes conventions vectorielles valables pour l'écrit, aboutit à une représentation différente, voire inverse, du sens de l'énonciation orale. Il est évident que les linguistes doivent bien situer la problématique de l'écrit par rapport à l'oral, fondement anthropologique premier de la langue. L'hétéromorphisme de l'écrit et de l'oral apparaît de manière véritablement cruciale, au travers de cette démonstration.

Cette analyse pose aussi la question des temps extérieurs à la topique du présent. S'agissant, par exemple, du futur, la question se pose de savoir si c'est le locuteur et son énoncé qui vont vers le futur, comme cela est suggéré par la représentation traditionnelle suivante :

Passé-----Présent-----Futur

(Place du locuteur)

ou si ce n'est pas plutôt le futur qui vient vers le locuteur pour se déverser dans le passé. Le futur serait alors non pas ce vers quoi le locuteur va, mais ce qui vient vers lui (littéralement " l'à-venir "). En sorte que l'avenir est un futur passé et le passé un ancien futur. En d'autres termes, le sens de la chaîne parlée (l'énoncé) est aussi le sens de l'énonciation.

En conclusion, il apparaît que le caractère **graphocentré** (centré sur l'écrit) et non pas **logocentré** (centré sur la parole orale) que reproduit la linguistique saussurienne induit une représentation biaisée de la langue, dans sa dynamique énonciative.

